

Zeitschrift: Schweizer Hebamme : offizielle Zeitschrift des Schweizerischen Hebammenverbandes = Sage-femme suisse : journal officiel de l'Association suisse des sages-femmes = Levatrice svizzera : giornale ufficiale dell'Associazione svizzera delle levatrici

Herausgeber: Schweizerischer Hebammenverband

Band: 102 (2004)

Heft: 4

Artikel: Autrefois vénéré, aujourd'hui oublié?

Autor: Martin, Corinne

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-950100>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Autrefois vénéré, aujourd'hui oublié?

Autrefois le placenta, considéré comme le jumeau du nouveau-né, était respecté, chargé d'une forte valeur symbolique et lié à différents rituels.

Aujourd'hui, dans la plupart des hôpitaux, on l'incinère purement et simplement. Pourtant, il existe chez les femmes qui accouchent à domicile un regain d'intérêt pour le placenta et le symbolisme qu'il représente. Une tendance à encourager?

Corinne Martin

Actuellement, en Suisse, la quasi-totalité des hôpitaux incinère les placentas. Depuis la découverte du SIDA, on ne les utilise plus ni pour la cosmétique ni pour la pharmacologie.

Pourtant autrefois, jusqu'au début du XX^e siècle, le placenta était rarement éliminé comme un déchet. On lui attribuait du respect, il était chargé d'une forte valeur symbolique. La sépulture du placenta était ritualisée et associée aux quatre éléments de la nature. Le plus souvent on l'enterrait dans la cave ou tout près de la maison, à l'intérieur des gouttières ou dans l'étable, voire dans le jardin ou le champ proche, souvent au pied d'un arbre fruitier ou d'un rosier. Il pouvait être jeté dans l'eau courante auquel on attribuait un pouvoir purifiant (Allemagne et Italie). Parfois il était brûlé (France, Allemagne et pays nordiques). Plus rarement on le séchait à l'air, suspendu dans les branches d'un arbre (Finlande, Portugal) ou dans un grenier. En France, le placenta était regardé comme le double de l'enfant, jusqu'au XIX^e siècle. Sa sépulture ritualisée était soumise à des règles qui montrent qu'il ne s'agissait pas seulement d'un acte de pure élimination. L'enterrement dans la cave permettait de prévenir les manœuvres de sorcellerie qui auraient pu s'exercer contre la mère et l'enfant. C'est aussi pourquoi il fallait éviter que des animaux ou des personnes s'en emparent. La maison, limitée par les gouttières, représentait un abri de puissance élevée.

Pour ce qui est de la Suisse, nous avons le témoignage d'Adeline Favre, sage-femme indépendante au val d'Anniviers au début du XX^e siècle: «D'abord il y avait la décharge qui ne devait pas quitter le toit de la maison familiale, par superstition, disait-on. Le placenta était enterré dans le sol de la maison ou encore à l'extérieur mais bien près des murs pour qu'il fut encore à l'intérieur des gouttières. Généralement, le mari creusait un trou et l'enfouissait profondément dans le sol pour que les animaux ne viennent pas le déterrer. Si ce rituel, quelque peu magique, prenait tant d'importance, c'est que le placenta était partie intégrante d'une personne baptisée qu'on ne pouvait pas enterrer comme une bête sans âme. Cela portait malheur.»¹

Madame Marthe Winter, 83 ans, a pratiqué en tant que sage-femme indépendante de 1941 à 1995 à Lausanne et environ. Elle a toujours montré le placenta aux parents lors des contrôles habituels. Pendant la guerre, le placenta était brûlé en général dans les petits chauffages utilisés à l'époque. Plus tard, il était emballé dans beaucoup de papier et mis à la poubelle. Madame Winter n'a jamais rencontré de désirs particuliers concernant le placenta. C'est elle qui a commencé à proposer aux parents d'enterrer le placenta au pied d'un arbre, lequel deviendra l'arbre de l'enfant. Elle se souvient avoir lu quelque chose à ce sujet, ce qui lui a donné cette idée. Il fallait pouvoir expliquer à l'enfant plus tard «le placenta est comme un gâteau qui t'a nourri dans le ventre de maman, et maintenant il est là et c'est ton arbre».

Madame Winter n'a pas connaissance de rites par transmission traditionnelle. Il faudrait interroger plus de sages-femmes de son âge, pour savoir si les coutumes se sont déjà perdues complètement à ce moment. C'est probablement la génération d'avant, celle d'Adeline Favre, qu'il aurait fallu interroger pour

documenter des traces de coutumes et de rites autour du placenta.

Placentophagie

Les femelles de mammifères dévorent leur placenta. L'homme serait-il une exception? Les ethnologues ont décrit des Indiens du XVI^e siècle et des Sibériens du XVIII^e siècle consommateurs de placenta humain. En Europe, Jacques Gélis² décrit la population pauvre des Abruzzes parmi laquelle, dans un but galactogène, la placentophagie était courante encore au début du XX^e siècle. Le placenta était mangé cru ou cuit, haché menu ou en bouillon. Dès la fin du XVII^e siècle, on commence à prendre de la distance avec cette forme de cannibalisme en Europe. Le rituel de fécondité que constituait l'ingestion du placenta est donc condamné. Les galettes de relevailles, gâteau rond, plat et moelleux, offert traditionnellement à la famille de l'accouchée, remplacent un temps le gâteau placentaire, mais cette pratique est oubliée au cours du XIX^e siècle.

Madame Marina Lador, sage-femme responsable de la maternité de la Providence à Vevey entre 1983 et 1998, se souvient de parturientes désireuses de manger un bout du placenta pour favoriser la montée laiteuse. Dans ces cas, la clinique préparait le placenta en cuisine et le servait comme un steak tartare. Madame Lador n'a pas su dire si les résultats étaient concluants.

Autrefois vénéré, aujourd'hui oublié

«Aujourd'hui la simple évocation de cette masse de chair molasse inspire un sentiment général de dégoût» constate Gélis. «Alors que dans certains groupes humains, le placenta est toujours respecté et que sa manipulation est ritualisée, dans les sociétés occidentales, il n'existe plus.»

B. Moreil avance une explication sur cet oubli du placenta: «Cette disparition des rituels concernant le délivre nous semble liée à l'évolution de l'environnement de la naissance. Parmi les modifications notoires, deux nous paraissent essentielles: le changement de position: quand la femme a été mise allongée pour être accouchée et non plus s'accoucher comme auparavant (...), elle n'a plus regardé «son placenta» comme avant. Elle a

¹ Y. Preiswerk: «Au temps des vieilles sages-femmes: naître autrefois» in Favre A., «Moi, Adeline, accoucheuse», Edition d'en-bas, 1981.

² Gélis J., «L'arbre et le fruit: la naissance dans l'Occident moderne XVI-XIX^e siècle», Fayard, 1984.

³ Moreil B., «L'aventure placentaire», Les Dossiers de l'obstétrique n° 175, 1990.

⁴ Ott, B., «Bürden – Mutterkuchen – Nachgeburt: eine volkskundliche Spurensuche nach der Plazenta», Magisterarbeit, Universität Tübingen, 1996.



Lorsque l'accouchement a lieu à domicile, les couples sont, par la force des choses, confrontés au devenir du placenta. Ils montrent alors un intérêt à réfléchir à sa signification et souvent ne peuvent concevoir de le traiter comme un simple déchet.

Photo: Susanna Hufschmid

probablement commencé à se désintéresser de son sort. Beaucoup plus près de nous, les femmes venant enfanter dans les maternités, ont tout à fait perdu de vue ce gâteau placentaire. Leurs familles ou elles-mêmes n'ont plus eu à s'en préoccuper. (...) Le tournant s'est produit entre les deux guerres mondiales.»³

B. Ott, qui a consacré son travail de licence aux coutumes autour du placenta en Allemagne, constate que dans un monde technisé, où la naissance n'est devenue qu'un acte médical, il n'y a plus de place pour ces anciennes traditions, aujourd'hui considérées comme irrationnelles. Elle constate également un «vide» et une envie de la nouvelle génération de le remplir par des rites venus d'autres sociétés (par manque de connaissance de leurs propres anciennes coutumes).⁴

L'avis des sages-femmes et des parents

J'ai interrogé quatre sages-femmes et quatre couples de parents sur le placenta. Les sages-femmes connaissent toutes des rites autour du placenta qu'elles mettent à la base en lien avec d'autres sociétés (plantation d'un arbre et homéopathie). La plupart trouvent dommage de jeter le placenta et préféreraient l'honorer par un rite. Une des sages-femmes, travaillant comme indépendante depuis peu de temps, estime que le rite est symbolique de la séparation, que c'est le moment de dire merci et adieu à la grossesse vécue ensemble et de lâcher l'enfant dans sa nouvelle individualité.

Les parents interrogés connaissent l'importance du placenta pour l'enfant pendant la grossesse. Mais après la naissance, il est tout de suite oublié. Si on le leur propose, ils sont en général intéres-

sés à voir le placenta. Les parents qui ont accouché à l'hôpital ne se sont pas posé de questions sur le devenir du placenta. Par contre, le couple qui a donné naissance à domicile a dû s'en préoccuper. Enterrer le placenta leur paraissait assez logique, ils ont même gardé le placenta jusqu'au moment où ils pouvaient planter l'arbre. L'idée n'a pourtant pas été transmise par tradition, mais a été suggérée par la sage-femme.

Ma question sur le devenir du placenta a poussé certains parents à se demander ce qu'ils auraient fait si l'accouchement avait eu lieu à domicile. Ils n'auraient pas mis le placenta à la poubelle, mais plutôt en terre ou au fumier. Pas par croyance, mais soit parce qu'il aurait paru bizarre de mettre à la poubelle ce morceau charnu, soit parce qu'ayant fait partie de la grossesse, ce serait un manque de sensibilité de le jeter délibérément. Seul un papa marque un intérêt pour un rite, les autres se distancient. Soit les rites ne leur parlent pas, soit ils évoquent la crainte d'échoir à la superstition. A première vue, je peux donc conclure que la signification du placenta pour ces parents se limite à sa fonction de nourrice pendant la gestation, et se termine là. Mais, après avoir été animé par mes questions, certains montrent un intérêt à aller plus loin dans leurs réflexions. Et c'est là que ressortent d'autres envies ou pensées. Ces deux approches reflètent les valeurs de notre société. Ce qui domine est le côté rationnel: un accouchement paraît calculable, il a un début et une fin bien définis. Le placenta n'est plus qu'un déchet, une fois qu'il a rempli son rôle. Tout ce qui est considéré comme irrationnel, tels que les sentiments et les croyances, reste caché. On n'ose pas en parler dans un premier temps.

Propositions pour nous sages-femmes

A domicile, où les parents doivent réfléchir au devenir du placenta, peu le jettent à la poubelle, même si c'est une solution à première vue simple et logique. Quelques parents qui ont accouché à l'hôpital, intéressés à cette question, mentionnent qu'elle n'a pas été discutée, ni au cours de préparation à la naissance, ni avec les sages-femmes.

Nous sommes dans une époque sécularisée et rationnelle où l'on constate un vide de modèles culturels, où les modèles explicatifs des religions qui embrassaient tout auparavant n'existent plus. Les sciences naturelles et particulièrement la médecine sont entrées en concurrence avec elles et dominent aujourd'hui les discours sur la vie et la mort.

Le rôle premier de la sage-femme est donc d'informer sur l'anatomie et la physiologie du placenta, ce qui est déjà partie intégrante des cours de préparation à la naissance. En outre, la sage-femme peut aider les parents à réfléchir aux significations et au devenir du placenta. Pour laisser le temps aux parents de faire ce processus, il est nécessaire d'en parler pendant la grossesse et non seulement au moment de l'accouchement. Après la délivrance, il faut proposer de voir le placenta et donner des explications, si désiré. Puis s'informer d'un éventuel désir concernant le devenir du placenta.

Le rôle de la sage-femme n'est pas d'imposer mais de proposer. Et quel que soit le choix des parents, il est important de le respecter. ◀

Résumé par la rédaction du travail de diplôme «Le placenta. Autrefois vénéré, aujourd'hui oublié?» présenté à l'école de Chantepierre en janvier 2003.